

LA
MAISON
DU
CONTE

- CHEVILLY-LARUE -

MAGAZINE

2013



ÉDITO

Créer des centres de développement du conte et des arts de la parole !

Dire et redire. Toujours la même chose. Souvent avec les mêmes mots. D'édito en edito. D'année en année. Nos aides, considérées comme minimales il y a dix ans lors de l'ouverture de cette maison, stagnent. Donc régressent. Evidemment nos moyens d'actions diminuent, alors que cette maison, de jour en jour, montre ses qualités, sa nécessité, sa place dans la grande maison des arts du récit.

Nos activités, toutes nos activités - Labos, formations, résidences de création, présentations publiques - se déroulent dans quelques 80 m². Une compagnie en résidence et une cinquantaine d'artistes ont fait de cette maison un port d'attache. Que faire ? Comment poursuivre ? Un projet architectural est prêt mais il manque les financements.

Affirmer. Que le conte, le récit oral, au-delà de sa place dans le paysage artistique, a une relation profonde, originelle, organique à la société, que son objet est éminemment moral. Que le fil narratif que le conteur perpétue, tisse au gré de son imaginaire, est absolument vital. Que le conteur est un fils du vent, un voyageur permanent, qui s'arrête là où il y a des hommes, des histoires à entendre, à raconter, des liens à nouer. Mais parce qu'il est nomade, il a besoin d'oasis, d'abris où il retrouve ses pairs, où il partage, où il apprend, où il cherche. La Maison du Conte revendique d'être cela, maison mère, maison ressources, maison refuge.

Soutenir. Qu'une politique artistique et culturelle nationale axée sur la création, la transmission mais aussi l'éducation artistique, l'irrigation vers le plus grand nombre ne peut ignorer cet art. D'ailleurs les collectivités territoriales, l'État ont des attentions, mais affirmer la place du conte, des arts de la parole, des conteurs, est une autre chose.

Créer. Des centres de développement du conte et des arts de la parole. Le Théâtre, la Danse, la Musique, toutes les musiques, le Cirque, les Arts de la rue, la Marionnette ont, à juste titre, leurs lieux de développement labellisés, singuliers selon leurs besoins. Pourquoi pas le conte et les arts de la parole ? Des maisons s'activent depuis longtemps, certaines ont déjà une part de financement, pourquoi ne pas leur accorder cette reconnaissance accrue, indispensable à leur développement, à leur financement tant pour le fonctionnement que pour leur besoin en investissement.

Dire et redire. Mais dire et redire sans cesse peut mener à l'extinction de voix. Et l'extinction de voix chez les conteurs est dramatique. Et pour la société, l'extinction de voix peut être catastrophique.

Michel Jolivet

Ours

Directeur de la publication - Michel Jolivet
Responsable rédaction - Valérie de Saint-Do
Coordination - Isabelle Aucagne
Rédaction - Isabelle Aucagne, Anne-Sophie Haeringer, Michael Harvey,
Michel Jolivet, Didier Mouturat, Valérie de Saint-Do, Elisabeth Troestler
Design graphique - Emmanuelle Roule, la Fabrique d'images
Photographie - Nous remercions les photographes qui nous ont gracieusement
permis d'utiliser leurs clichés.
Photographie de couverture - la Trocambulante
Édition - La Maison du Conte | 8 rue Albert Thuret 94550 Chevilly-Larue
N° SIRET - 39102112800015
Numéros de licence - 1-1060119 - 2-1060381 - 3-1061220
Impression - Maugein Imprimeurs

Remerciements particuliers à Valérie de Saint-Do
pour son accompagnement dans la rédaction de ce magazine.
Ce magazine est adressé gracieusement.

Équipe

Directeur - Michel Jolivet
Directeur des Labos et artiste associé - Abbi Patrix
Administratrice, secrétaire générale - Isabelle Aucagne
Chargée d'administration - Corinne Blanc
Chargées de projets, des relations extérieures - Mélody Dupuy et Claire Rassinoux
Régisseur général - Véronique Montredon
Agent d'entretien - Sandrine Automme
Professeur - relais à la DAAC de Créteil - Nafissa Moulla

Et toute l'équipe des régisseurs et techniciens qui nous accompagnent
sur les spectacles.

La Maison du Conte est régie par un conseil d'administration présidé
par Jean-Pierre Paraire.

Partenaires

En 2013, La Maison du Conte travaille avec de nombreux partenaires culturels - Le Théâtre André Malraux,
la médiathèque Boris Vian et le Conservatoire de musique et d'arts plastiques de Chevilly-Larue
le MacVal - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne | l'Université Paris-Diderot / Paris 7 | l'Onde - Théâtre
et centre d'art de Vélizy-Villacoublay | le Théâtre municipal de Fontainebleau | le Rectorat de Créteil...

La Maison du Conte est subventionnée par | la Ville de Chevilly-Larue | le Conseil Général du Val-de-Marne
la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France (Ministère de la Culture et de la Communication)
le Conseil Régional d'Île-de-France.

La Maison du Conte reçoit l'aide du Ministère de la Culture et de la Communication (DGCA) pour le programme
Mondoral et du SDAT pour la résidence en établissement scolaire.

Elle reçoit aussi le soutien de l'ADAMI pour les Labos.



- MERCI -

SOMMAIRE

Chap.1 | Les territoires du conteur

PAGE 5

Les sages-femmes du conte | Paroles croisées avec Abbi Patrix et Yannick Jaulin

PAGE 7

S'assumer conteur | Paroles sur le vif - Yannick Jaulin

PAGE 8

Conteur dans la jungle des villes | Julien Tauber

Par Valérie de Saint-Do

PAGE 10

Le conte au Moyen-Orient, entre proximité et création | Praline Gay-Para

Par Valérie de Saint-Do

PAGE 12

Garder intact le secret | Tribune libre par Didier Mouturat

Chap.2 | Transmission à tous les étages

PAGE 15

Le Labo 3 ou le chaos créatif | Abbi Patrix et Florence Desnouveaux

Par Valérie de Saint-Do

PAGE 17

Impressions | Par Elisabeth Troestler et Michael Harvey

PAGE 19

Administrer la trace | Par Anne-Sophie Haeringer

PAGE 21

Les mains et la voix (ou « Une évidence trompeuse ») | Jean-Louis Heckel

Par Valérie de Saint-Do

PAGE 23

L'un parle, l'autre pas | Abbi Patrix et Gilles Bruni

Par Valérie de Saint-Do

Chap.3 | L'art et la manière

PAGE 26

Conte et théâtre : la sérendipité en actes | Paroles croisées
avec Valérie de Saint-Do, Pépito Matéo et Sylvain Maurice

PAGE 30

Du vélo à l'échappée vers l'intime | Paroles croisées
avec Valérie Briffod et Catherine Verlaguet

Qui est qui ?

À voir en 2013

Les territoires du conteur

Que se joue-t-il dans la relation entre un conteur et son public, un conteur et un territoire, un conte et un artiste ?

Pour explorer les enjeux et les jeux du conte, nous avons souhaité confronter les regards et les expériences.

Un dialogue croisé entre Abbi Patrix et Yannick Jaulin présente une forme nouvelle d'accompagnement du conteur, dans le cadre d'un partenariat entre La Maison du Conte et le Nombriil du Monde de Pougne-Hérisson. De fil en aiguille, on retrouve Yannick Jaulin évoquant son prochain spectacle dans laquelle il s'affirme - plus que jamais - conteur.

Puis, il nous a semblé intéressant d'explorer des territoires parallèles : ceux de Julien Tauber, qui depuis deux saisons en résidence à Chevilly-Larue, explore la création tout-terrain sur le territoire urbain ou ceux plus lointains, des conteurs du Moyen-Orient, sous le regard de Praline Gay-Para de retour d'Amman.

Enfin, en miroir, nous avons confié une tribune libre à Didier Mouturat, ancien directeur du théâtre de Choisy-le-Roi. Il lance le débat... qui reste ouvert à d'autres points de vue, pour une prochaine édition de ce magazine.

Les sages-femmes du conte

Paroles croisées avec Abbi Patrix et Yannick Jaulin

Le Nombriil du Monde de Pougne-Hérisson, La Maison du Conte de Chevilly-Larue, via leurs artistes associés respectifs, Yannick Jaulin et Abbi Patrix, se lancent dans une aventure commune de transmission : « le projet Conteurs ! (titre en cours) ».

Une première expérimentale pour accompagner cinq jeunes artistes sur des créations courtes et des formes tout-terrains. Cette aventure artistique concrétise, par l'action, des relations anciennes tissées entre ces deux maisons, entre ces deux artistes. Elle témoigne d'une envie partagée d'explorer et de valoriser les différents territoires du conteur, d'inciter à l'innovation et à regarder ailleurs, vers d'autres langages.

Comment s'articule le projet Conteurs ?

Abbi Patrix - Nous avons lancé un appel à candidatures au niveau national et francophone. Nous en avons retenu cinq candidats, tous professionnels. Nous avons envie de temps *perdu* avec eux. Donc, nous ne les accompagnons pas sur un spectacle, mais sur deux formes courtes - entre 15 et 40 minutes. Notre rôle est celui de bonnes sages-femmes, d'accoucheurs de leur imaginaire ! Avec deux formes, on ne peut s'abriter derrière l'idée de faire un spectacle, on entre tout de suite dans la question : « Qu'ai-je à dire, à partager, sous quelle forme ? ». Un conteur, c'est un univers, qui doit être immédiatement présent. Le trouver est un long processus, difficile et lent. Ce que nous proposons, c'est un bel accélérateur.

Yannick Jaulin - Nous allons mener ce projet avec nos deux structures, nos deux compagnies et nos différentes manières de travailler, entre Chevilly-Larue et Pougne-Hérisson. Nous procédons de manière différente, Abbi et moi, mais nous partageons des envies communes très fortes.

Concrètement, le projet a été lancé au festival du Nombriil du Monde en août, suivi d'un premier temps de rencontre en septembre toujours à Pougne-Hérisson et à Chevilly-Larue. Il se prolongera à Chevilly-Larue en décembre puis en mars, avec un temps de travail, mêlant répétitions et présentations publiques de formes tout-terrains dans le Val-de-Marne. Pour conclure, un festival de territoire autour de Pougne-Hérisson en septembre

2013, puis un temps fort à Chevilly-Larue en octobre 2013, rassemblant les cinq formes courtes. Nous souhaitons que l'accompagnement ne se résume pas à notre présence et au regard artistique. Nous allons également essayer d'accompagner, dans la mesure de nos propres ressources, leur projet d'un point de vue plus général (administratif, communication...).

À quels besoins correspond ce nouvel étage de la fusée dans vos pratiques de transmission ?

Abbi Patrix - Quand Yannick raconte son parcours (voir page 7), il explicite les raisons de ce projet. Il exprime une vision et une compréhension de notre propre parcours. L'objectif, c'est de signifier : « Valorisons cette capacité du conteur à être en même temps un artiste de scène et un artiste de proximité et proposons-le dans l'échange ».

Le fait que l'on s'engage à entraîner de jeunes conteurs à cette capacité de passer d'un langage à un autre, d'une scène à une forme plus libre intéresse nombre de nos partenaires. Mais c'est ce que nous revendiquons depuis des années ! Cela fait partie de la mission de structures telles que Le Nombriil du Monde et La Maison du Conte, cela permet d'inventer des événements publics avec les cinq jeunes conteurs et nous.

Yannick Jaulin - Cette discipline souffre de solitude. Il est possible de faire ce métier seul - c'est d'ailleurs sa force économique - mais le risque



est alors de tourner en rond ; il existe très peu d'endroits où on peut travailler collectivement. On ne peut pas constater les manques structurels de cette discipline et ne pas agir. Déjà, le Labo est quelque chose d'unique, qui n'existe pas ailleurs. Nous apporterons une pierre à l'édifice.

En quoi ce projet est-il lié ou complémentaire, du Labo de La Maison du Conte ?

Abbi Patrix - Il est la strate qui manquait. Jusqu'à présent, le contexte du Labo ne menait pas vers une création. C'était d'ailleurs sa marque de fabrique que de travailler sur le fond sans se préoccuper d'un résultat extérieur. Là, nous prolongeons l'esprit de recherche, mais l'objectif est tout de même d'accoucher de son univers au travers de deux formes, mêmes courtes, qui seront présentées publiquement de manière assez soutenue dans nos structures. Jusqu'à présent, je n'étais pas mûr pour cela ; l'arrivée de Yannick, qui aborde cette question autrement, focalisé davantage vers l'acte créateur, produit une nouvelle exigence et remplit un manque.

Yannick Jaulin - Cela pose tout de même la question d'un manque ; il n'y a pas d'école à proprement parler, équivalente à celles de la marionnette à Charleville-Mézières par exemple. Nous

manquons de regards critiques pour faire évoluer la pratique artistique. Une discipline existe aussi par la qualité de ses festivals et celle de la critique.

Est-ce voué à être pérennisé dans les prochaines années ?

Yannick Jaulin - Là, c'est une édition zéro que nous voulons, viable, faisable, pas trop lourde. Et d'autres que nous peuvent aussi prendre le relais !

Propos recueillis par Valérie de Saint-Do

DEUX RENDEZ-VOUS

Projet conteurs ! (titre en cours)

Avec Lénaïc Eberlin, Cécile De Lagillardaie, M. Mouch, Frédéric Naud, Elisabeth Troestler
Orchestré par Abbi Patrix et Yannick Jaulin

• Veillées de printemps

Samedi 30 mars à La Maison du Conte

2 sets : 15h/20h | À partir de 10 ans
Autres lieux en cours de programmation
Réservation - 01 49 08 50 85

• Les créations

Samedi 5 et dimanche 6 octobre à Chevilly-Larue

S'assumer conteur

Paroles sur le vif - Yannick Jaulin

À propos de sa prochaine création « Conteur ? Conteur ».

« Depuis 20 ans, j'ai mené un travail scénique et n'ai pas toujours été clair sur sa définition. Quant aux structures qui me programmaient, elles m'ont étiqueté dans à peu près toutes les catégories - rue, musique, humour, théâtre - comme pour s'excuser de programmer un conteur ! Autant jusqu'en 2000, j'ai vraiment revisité le conte traditionnel, autant ces dix dernières années, je suis passé à un travail de théâtralisation beaucoup plus important. Je suis en quelque sorte passé du novelliste au romancier avec des formes plus longues.

Je suis allé au bout de cet exercice, et, regardant en arrière, j'ai réalisé que j'avais un répertoire que je revendique. De fait, depuis des années, je continuais à raconter mes histoires anciennes dans des *Jaulin en scène* destinés essentiellement aux salles polyvalentes et aux petites associations. J'ai envie d'assumer ce répertoire dans les théâtres et de le questionner : comment vit-il avec le temps, comment le revoir sans le folkloriser, le réinventer ? Atteindre l'acte vierge même répété dont parlait René Char ?

Je souhaite me propulser dans un spectacle à géométrie totalement variable où selon les jours, je

livre telle histoire ou telle autre. Pour y parvenir, je me suis doté de petits cailloux, comme autant de repères dans le spectacle : descendre dans la salle, proposer une série d'histoires plus spectaculaires en musique, prendre un micro-pied, finir sur une chaise... Je balise un parcours, mais le reste est en improvisation et interactivité avec le public - et avec moi-même, je l'espère. C'est vraiment le pari : recycler un répertoire sans le folkloriser ; je ne voudrais pas ressembler à ces vieux chanteurs obligés de chanter leurs vieux tubes ! »

Un projet en phase avec la tendance actuelle du conte à sortir des théâtres ? Sur le sujet, il est catégorique et caustique : « Les théâtres, reconnaissons surtout que nous avons du mal à y entrer ! Il y a une dimension presque stand-up dans la relation directe du conteur au public, qui, au théâtre est jugée vulgaire (ce qui ne les empêche pas de programmer Gaspard Proust). Alors que nous portons une matière et des mythologies fondamentales de nos cultures... Il nous manque des intellectuels et des prescripteurs pour la reconnaissance et l'évolution de la discipline ».

Propos recueillis par Valérie de Saint-Do



Y. Jaulin - DR - Christophe Raynaud de Lage

RENDEZ-VOUS

Conteur ? Conteur

Nouvelle création de Yannick Jaulin

Vendredi 11 janvier à 20h30

au Théâtre de Chevilly-Larue

Réservation - 01 41 80 69 69

Conteur dans la jungle des villes

Julien Tauber - Par Valérie de Saint-Do

Julien Tauber entame en janvier prochain sa deuxième résidence à La Maison du Conte. Prix du public en 1999 du Grand Prix des conteurs de Chevilly-Larue, il participe entre 2003 et 2007 à la première session du Labo dirigé et animé par Abbi Patrix ; il est aujourd'hui l'une des voix très originales de la nouvelle génération des conteurs. Avec « Mythocity », il poursuit l'ambition déjà présente dans son précédent projet « Vélo Western » : faire du conte l'outil d'un tissage de liens dans la ville.

Urbain est le mot qui s'impose pour définir Julien Tauber. Les apprentissages de ce jeune conteur ont suivi de toutes autres voies que celles du conte traditionnel, voire même de la formation artistique. Après s'être frotté au milieu professionnel dans différents stages, notamment à l'atelier Fahrenheit du Clio, puis être entré au Labo, il a expérimenté la confrontation avec une autre discipline, le cinéma, dans le cadre des visites contées de la Cinémathèque. Expérience et défi excitants qui l'ont contraint à produire des récits originaux à narrer dans des univers aussi disparates que ceux de Renoir, Fritz Lang et l'expressionnisme allemand, Méliès ou Tim Burton et qui a renforcé sa singularité de jeune conteur : ce qui nourrit son imaginaire, ce sont des médias contemporains, quitte à revisiter et explorer des mythologies modernes. Il s'est aventuré dans celle du western avec sa précédente résidence et s'est lancé avec Abbi Patrix dans l'écriture d'un polar (*Le Poulpe*, création en 2013).

Interactions : ce pourrait être le maître-mot de ses explorations éclectiques. « L'objectif de ma résidence, en 2010, était de raconter partout : je sillonnais la ville avec un petit vélo bleu assez repérable et, après avoir investi les lieux classiques (centres de loisirs, médiathèques), je tentais d'entraîner les gens vers des endroits insolites : le puits de géothermie par exemple, la salle d'attente d'un médecin ou la cantine municipale. J'étais aussi un quotidien, avec un petit édito,

une histoire et une cartographie des endroits parcourus ».

Quel accueil a reçu cette volonté de sillonner la ville avec le conte, hors du contexte du spectacle ? Comment le récit capte-t-il une attention flottante de gens en mouvement ? C'est précisément ce défi qu'il a voulu relever. Au prix d'un travail acharné : fournir chaque jour une histoire inédite, écrire, écrire, écrire. Voir tenter une sorte de *feuilleton oral*, au jour le jour. Dans cette prise de risques, il a éprouvé joies et ratages. Sa présence n'est pas restée inaperçue ; les collégiens rencontrés ne manquaient pas de le héler : *Salut Vélo Western !* quand il passait. Mais il a éprouvé la nécessité d'un temps plus long, et peut-être d'un travail sur les relais citoyens de la ville, aptes à favoriser les rencontres : institution scolaire, milieux associatifs... « Je n'ai pas tout à fait réalisé ce que j'avais fantasmé d'incarner dans la ville. Toutefois les gens ont eu vent de ma présence. La relation a pris un tour un peu fantomatique, j'avais parfois l'impression de faire des moulinets en vain pour exister avec mes histoires, mais des liens se sont tissés. L'avantage du conteur, c'est de pouvoir se glisser partout, habillé comme au quotidien, et de raconter son histoire à ceux qui ne viendraient pas voir un spectacle programmé ».

Le deuxième maître-mot est lâché : *relation*. « Ce qui compte, affirme-t-il, plus que l'histoire, c'est la relation créée, les discussions qui se nouent après un récit, même si elle se mue parfois en

confrontation ». C'est précisément ce qu'il veut approfondir avec *Mythocity*, projet de plus longue haleine, qui verra la ville - principalement les lycéens du nouvel établissement et des collégiens dans un premier temps - confrontés aux récits mythologiques grecs et romains entre janvier 2013 et mars 2014.

L'avantage du conteur, c'est de pouvoir se glisser partout, et de raconter son histoire à ceux qui ne viendraient pas voir un spectacle programmé.

Confrontation est un autre mot-clef de l'action de Julien Tauber, qu'il s'agisse de confronter des disciplines artistiques, où de se frotter, lui, à des gens qui ne sont pas des *auditeurs*. Il trace d'ailleurs un parallèle entre ses tentatives à Chevilly et l'expérience qu'il a vécue au Mac Val de Vitry-sur-Seine, où le télescopage de récits mythologiques au milieu des œuvres contemporaines a créé, selon lui, de *petites illuminations*, étincelles qu'il espère raviver au cours de sa résidence.

RENDEZ-VOUS

Mythocity

Première phase - janvier à mai 2013
Avec le conteur Julien Tauber
et la plasticienne Lucile Hamon
Résidence au Lycée Pauline Roland de Chevilly-Larue
Avec le soutien de la DRAC-SDAT, Ministère de la Culture
et de la Communication et du Mac / Val

Deuxième phase dans la ville en 2014
En cours de programmation



DR: Philippe Stasi

Le conte au Moyen-Orient, entre proximité et création

Praline Gay-Para - Par Valérie de Saint-Do

Conteuse, chercheuse, formatrice et spécialiste de l'oralité dans le Moyen-Orient, Praline Gay-Para participait récemment à un festival, à Amman en Jordanie, organisé par le Réseau Hakaya (1). Elle fait figure de personne-ressource au sein de ce réseau. Loin des préjugés, elle évoque pour nous la place qu'occupent les conteurs aujourd'hui au Moyen-Orient : très présents dans la mémoire collective, ils s'efforcent de conjuguer tradition et création, collectage de contes et récits de vie contemporains.

Vu de France, on peut avoir une vision romancée du Moyen-Orient, terre de contes. En fait, la reconnaissance professionnelle du conteur y est à peu près inexistante et trop souvent, selon Praline Gay-Para, le folklore prend le dessus sur l'artistique. Reste que les modes traditionnels y ont été délaissés depuis bien moins longtemps qu'en Europe.

Mais de quel *conte traditionnel* parle-t-on ?

« Traditionnellement, explique Praline Gay-Para, au Moyen-Orient, le conte public, hors des murs de la maison, était réservé aux hommes, qui racontaient dans les cafés les épopées traditionnelles, liées à des événements historiques réels connus de tous et qu'elle décrit comme très guerriers et masculins. Il est arrivé qu'au cours d'un récit épique, l'auditoire se scinde en deux et que cela se termine en baston collective ! Mais les contes à proprement parler étaient réservés à l'espace domestique et familial : le merveilleux, le facétieux, et souvent (mais pas exclusivement) transmis par les femmes.

Les épopées guerrières hors les murs avaient le rôle du feuilleton télévisé, ménageant le suspense pour que les gens reviennent le lendemain. Bien que ce répertoire soit raconté par des hommes à un auditoire masculin, les femmes le connaissent. J'ai enregistré de la bouche d'une femme dont le père était conteur, l'épopée de *Zir Salem*. Cette forme narrative est tellement bien ciselée, avec des codes formels très précis, qu'elle permet toujours au conteur de retrouver les éléments qui lui manquent.

À Damas, par exemple, il y a une dizaine d'années, j'ai senti que l'image du conteur n'était pas loin dans la mémoire collective. J'avais formé des étudiants comédiens, au cours d'un stage d'une semaine, puis nous étions allés au café où les conteurs traditionnels racontaient quotidiennement des années auparavant. La tradition du conteur restait présente dans les esprits, même s'il n'était plus là. Les étudiants conteurs ont attiré l'écoute de tous les gens présents, générations et sexes mélangés, à tel point que le tenancier du

café a proposé à l'un de mes étudiants de raconter régulièrement chez lui.

Cette proximité du conte dans le temps, je ne l'ai pas sentie à Beyrouth ou en Jordanie, mais quand j'ai joué dans la rue à Amman, une soixantaine de personnes était là à écouter, jusqu'au bout. Là-bas, on ne traîne pas la casserole *destinée aux enfants* - le conte ne leur a jamais été réservé - : c'est un spectacle au même titre qu'un autre. Dans des lieux populaires, tout le monde écoute. Je l'ai constaté aussi bien en Jordanie, en Syrie qu'au Sud Liban, après les bombardements de 2006, où tout le monde écoute et où les femmes étaient vraiment présentes ! »

Praline se dit frappée, depuis les révolutions arabes, par la place que prennent les récits de vie.

Contes sur la guerre, le pouvoir, en prise avec l'actualité : Praline se dit frappée, depuis les révolutions arabes, par la place que prennent les récits de vie. Ainsi d'une danseuse tunisienne, qui présentait son spectacle au festival Hakaya, racontant ses mésaventures sous le règne de Ben Ali, et d'un remarquable spectacle d'étudiants du Caire autour du corps et de la sexualité en Égypte, basé sur un collectage de faits réels. Elle ne dissimule pas l'écueil de cette tendance : le risque de tomber dans un naturalisme au détriment de la transposition artistique et de l'universalité du récit : « Enfin, les gens s'expriment ! Mais un témoignage seul n'est pas un récit et ne constitue pas un spectacle. Le rôle de l'artiste, c'est de transposer ; travailler sur le récit de vie, c'est tirer le singulier vers l'universel. Un récit collecté à Évry peut créer la même émotion à Amman raconté en arabe ! » Mais elle n'en est pas moins impressionnée par la qualité des spectacles cités ci-dessus, et le courage des artistes dans un cadre où la professionnalisation est quasiment absente.

Par ailleurs, comme en Europe, le débat tradition/création n'épargne pas le Moyen-Orient. « Le conte, commente Praline, a un pied dans le folklore, un pied dans la volonté artistique ». Comment aborder la tradition sans l'appauvrir ? Elle cite l'exemple d'un conteur qui, convaincu que l'ogre n'intéressait plus les enfants, y substituait des personnages contemporains. « Simplifier un conte, c'est le vider de sens », commente-t-elle.

Parler de tradition, c'est aussi poser la question du répertoire ; elle a commencé un travail de collectage au Liban dès 1979 et ce travail fait partie de ce qu'elle transmet, au même titre que la formation à l'art du conteur. « Le réseau Hakaya est très soucieux d'élargir le répertoire des conteurs de son réseau. Les anthologies en arabe restent généralement très locales ; impossible de trouver des contes du Maroc en Tunisie, par exemple, de même qu'en Palestine, les récits ne sont que palestiniens, etc... Les traductions sont simplifiées à l'extrême ». Elle a mené à cet égard un travail de collectage à Béthléem, avec le sociologue Mouayyad El Hajj, formé par Dr Sharif Kanaane, anthropologue de renommée internationale, qui a donné lieu à un recueil bilingue arabe-français édité à Ramallah chez Tamer Institute.

« En Palestine, l'enjeu est énorme, tant cette culture est niée par l'occupation, cela va jusqu'à l'effacement des noms de village. Partout, dans les camps comme chez les Arabes israéliens, se manifeste une volonté de garder la mémoire vivante. En Palestine, on continue de transmettre les histoires réelles ou imaginaires, pour continuer à exister. »

1. Hakaya est un réseau pan-méditerranéen, mettant en relation les associations, les organisations, les groupes et les particuliers, qui placent les histoires et les récits au cœur du développement culturel des individus et des communautés. www.hakaya.org

RENDEZ-VOUS

Stage International
5 jours du 10 au 14 juin 2013
de 10h à 18h (35h)

En français, anglais, arabe, créole et scandinave

Animé par Praline Gay-Para et Abbi Patrix
Pour conteurs expérimentés

Réservation - 01 49 08 50 85

Garder intact le secret

Tribune libre par Didier Mouturat

Les contes sont beaucoup plus que des histoires. Ils sont comme des boîtes à secrets et les secrets qu'elles renferment s'adressent à une part de nous-même à laquelle nous n'avons pas accès. Les secrets parlent au secret. On ne sait pas trop bien ce que les contes font de nous, ce qu'ils nous enseignent, ce qu'ils éduquent, ce qu'ils soignent, ce qu'ils éveillent et ce qu'ils apaisent. C'est une connaissance que l'on a et qui nous échappe, une connaissance dont on ne peut rien dire. Si on prend le risque d'en dire quoique ce soit, on sent bien qu'on trahit, qu'on est approximatif, qu'on tourne autour du cœur essentiel, mais qu'on n'y pénètre jamais.

Pour transmettre à d'autres le secret qu'il a reçu de l'histoire qu'il a entendu, le conteur doit le laisser agir, se laisser faire par lui, le laisser parler à sa place en s'abstenant de toute manipulation. Le conteur peut laisser la boîte à secret en bois brut ou l'orner de pierres précieuses, il peut vêtir les histoires du costume de son époque, du climat sous lequel il vit, des mœurs de sa société, de son tempérament subjectif même, mais il a le devoir de garder le secret intact, de ne pas le percer. Il en est responsable. C'est son travail de conteur : transmettre le secret sans le trahir. On ne sait pas d'où vient le secret, comment il est né, quelle est son origine, l'intention initiale. Ça fait partie du secret. C'est l'humanité qui se parle à elle-même d'elle-même, sans être sûre d'elle-même, en se cherchant, en chuchotant dans l'ombre.

A chaque instant, depuis l'origine, le monde change et progresse. Il suit son histoire qu'il faudrait contempler d'assez loin pour pouvoir la conter. Dans les sociétés traditionnelles, le conte comme toute forme d'art était organiquement lié à une manière de vivre ensemble, à un art de vivre. Aujourd'hui, l'argent a séparé l'art et la vie. L'art est devenu un métier, il n'est plus une fonction. Dans les sociétés traditionnelles, les artistes n'étaient pas célèbres. Ils ne signaient pas leur œuvre. Ils jouaient un rôle qui n'était pas différent

de celui que jouaient les autres en se consacrant à la production de la nourriture ou à la construction des maisons. L'art était une nourriture comme une autre, une demeure comme une autre, reconnue comme aussi vitale. Il contaminait la façon de composer un repas ou de construire une maison. L'art reliait tout, donnait l'unité. Il était la trame qui permettait de tisser ensemble tout ce qui composait la vie de la communauté.

Il est stérile de regretter ce temps et le passéisme n'a jamais débouché sur aucun avenir. Mais d'évoquer ce temps éclaire et nourrit la perspective de notre pratique d'aujourd'hui. Dire que cela ne nous concerne plus est une manière d'éviter la question de la place de l'artiste dans le monde d'aujourd'hui en se laissant faire sans réagir par les conditions qui se construisent sans lui.

Il y a plusieurs décennies, le conte s'est trouvé menacé de mort par l'extinction des cheminées au bord desquelles on le racontait. Son fantôme aurait pu survivre au travers du livre ou du disque, mais ça n'est qu'un fantôme. Le conte a besoin de la vie d'un rassemblement, dans l'instant, pour nourrir de l'énergie qui s'en dégage, le secret qu'il renferme. C'est du manque de cette énergie-là qu'il a failli mourir. Ce rassemblement, c'est la rencontre de l'humanité du conteur avec l'humanité de celui qui l'écoute. Deux personnes suffisent, mais elles sont indispensables à la naissance de cette énergie.

En dehors du stade, le théâtre est le seul lieu de rassemblement qui permet dans l'instant, la convergence vers un même acte vivant, de l'attention et de l'écoute d'un ensemble d'êtres humains. C'est un lieu de silence qui rend possible cette opération qui est si précieuse : la transmutation pendant le cours d'une représentation, d'une addition de spectateurs en une communauté.

C'est ainsi qu'on s'est dit que le théâtre était le lieu dont les contes et les conteurs avaient besoin pour survivre et se développer et toute une génération de conteurs a démontré que c'était sans doute vrai.



Graines d'histoires - Parc des Lilas 2005 - DR - N. Frémont

Faut-il pour autant conclure, qu'on a trouvé la solution, que la question de la place du conte et des conteurs ne se pose plus ? La tentative de certains de descendre du plateau du théâtre et de prendre le risque de la rencontre ailleurs, témoigne d'une interrogation qui reste vivante et c'est tant mieux. Pour que la parole ne soit pas perdue, pour quelle soit tenue comme on tient une promesse, pour que le secret qui lui a été confié, soit gardé, il faut que le conteur et ceux qui l'écoutent ne soient pas séparés. Pour que la rencontre ait vraiment lieu et qu'une vraie relation s'anime entre eux, il faut une proximité avec le bon dosage et le juste équilibre et il est certain que le rassemblement de trop de personnes étoufferait la parole. Le conteur a besoin de la chaleur d'une attention et d'une écoute intime pour qu'il accepte de s'épanouir, de circuler et se transmettre la qualité subtile dont il est le dépositaire.

Au cours de ces dernières années, des grands conteurs ont relevé le défi d'investir le théâtre en utilisant toutes ses possibilités et de grandes réussites resteront gravées dans nos mémoires. Mais ces tentatives, aussi précieuses soient-elles, ne doivent pas pour autant enfermer le conte dans le cadre d'un nouveau genre auquel il faudrait à tout prix se conformer.

Le théâtre est un lieu qui est fait pour incarner les histoires, pas pour les raconter. C'est pour cela que c'est une machine lourde, compliquée. Elle coûte beaucoup d'argent pour répondre aux exigences de sa technique et de sa production. Le risque pour l'artiste qui veut y faire sa place et la conserver, c'est d'être obligé de consacrer la plus grande partie de son temps, de ses efforts

et de sa créativité à construire la stratégie d'entreprise qui va le lui permettre. Le système auquel il est obligé de se soumettre pour exister pourrait définitivement le condamner au succès.

Le conte a besoin de la vie d'un rassemblement, dans l'instant.

Le conteur est-il vraiment un homme de spectacle ? La machinerie des spectacles qu'il crée est la plus belle et elle ne coûte rien. Elle s'anime dans nos têtes par le seul pouvoir de sa parole. En rentrant dans le monde du théâtre et de ses règles, le conteur doit savoir ce qu'il fait et ce qu'il risque de compromettre. Il doit savoir qu'il court et qu'il fait courir au conte un grand danger. L'exigence à laquelle il se soumet devient démesurée et elle peut lui faire oublier sa vocation première : protéger le secret.

La boîte à secret devient fragile si on oublie ce qu'elle renferme et elle peut facilement s'abîmer au point de devenir une boîte à séduction.

Si je n'ai pas de réponse aux questions que je pose, faut-il m'abstenir de les poser ? Il me semble que l'interrogation est une énergie qui peut brûler nos certitudes quelquefois un peu paresseuses et qu'elle peut nous pousser à revenir inlassablement sur le terrain de l'expérimentation.

Transmission à tous les étages

« J'en déduis, que l'on ne s'invente pas seul. * »

Voilà ce qui motive au fond le développement de La Maison du Conte, depuis 2003, avec le premier Labo. La conviction que la naissance d'artistes, et tout particulièrement d'artistes conteurs, ne peut se faire ex nihilo ou sur une île déserte. L'idée que la pratique du conte se transmet entre pairs, entre artistes et publics, entre un territoire et une structure. L'idée que la circulation est au cœur de la transmission.

C'est ainsi que c'est construit le Labo, 3^{ème} du nom : avec plus d'ouvertures, d'interconnexions entre les différentes promotions ; c'est aussi comme cela que se réfléchit la formation, en regard avec d'autres disciplines - le land-art, la marionnette, la musique -. Autant de pistes pour mettre La Maison en mouvement à la rencontre d'autres univers.

* Lyonel Trouillot, romancier haïtien



DR : Sylvain Martin

Le Labo 3 ou le chaos créatif

Abbi Patrix et Florence Desnouveaux
Par Valérie de Saint-Do

Abbi Patrix a initié le Labo de La Maison du Conte en 2003. Après deux cycles de trois ans, il prolonge et approfondit aujourd'hui cette expérience de recherche et transmission collective, en conviant les « anciens » du Labo 1 à animer le Labo 3 en direction d'un nouveau groupe. Une transmission à plusieurs niveaux, où chacun est à la fois « enseignant » et « enseigné ».

Ne l'appellez surtout pas école ou cycle de formation ! En choisissant dès 2003, le terme de Labo pour le travail collectif initié en direction de jeunes conteurs à La Maison du Conte de Chevilly-Larue, Abbi Patrix s'avérait précisément soucieux d'échapper à la sémantique de l'apprentissage pour lui substituer celle de la recherche, fort d'une philosophie comparable à celle du Maître ignorant de Jacques Rancière (1) : « On ne transmet bien que ce que l'on cherche ».

Le Labo s'est donc voulu lieu d'expériences, de travail sur des processus, plutôt que d'enseignement du sachant à l'ignorant. Abbi Patrix a souhaité extraire le Labo du sempiternel cycle de production artistique : « J'ai une idée, je monte un projet, je le répète, je le réalise et je le joue, ça marche ou ça ne marche pas » fort éloigné, selon lui, de ce dont un conteur a besoin pour évoluer. Au Labo, on tente des protocoles, on se lance dans des processus nés d'une contrainte, sans obsession d'un résultat, on explore toutes les voies imaginables et imaginées, fussent-elles des impasses. Que signifie au demeurant le terme d'impasse, quand le faire apprend nécessairement quelque chose au conteur en devenir, même s'il ne le recycle pas dans son activité immédiate ?

C'est fort de cette expérience renouvelée - et surtout des retours enthousiastes de la première génération de laborantins - qu'il a décidé d'une sorte de mise en abyme du Labo et proposé aux conteurs issus de la première promo de le rejoindre dans l'accompagnement d'un nouveau groupe cette année. Contaminés par le virus de la

recherche collective, ceux qui avaient essayé les plâtres du Labo 1 avaient d'ailleurs souvent tenté d'autres expériences. Ainsi de Florence Desnouveaux, membre de la première équipe, qui estime aujourd'hui que le travail de recherche collective fait partie de sa grammaire de conteuse. Elle est l'une des cinq conteurs recrutés pour animer le Labo 2012 avec Christian Tardif, Julien Tauber, Marien Tillet, rejoints par la sociologue Anne-Sophie Haeringer.

C'est ensemble qu'ils ont sélectionné le groupe du Labo 3, avec le souci de la singularité et de la complémentarité des individus, de leur capacité non à se fondre, mais à jouer leur partition particulière dans le collectif (2). Le Labo se réunit une semaine par mois : au cours de deux premiers jours, les cinq anciens imaginent des protocoles de jeu que deux d'entre eux expérimentent avec le groupe de quinze au cours des trois jours suivants.

« Nous sommes dans une double transmission, une transmission de la transmission, qui offre une fluidité extraordinaire au travail avec le nouveau groupe, analyse Abbi Patrix. Ce vase clos de trois jours offre une occasion exceptionnelle de brasser des idées, de se lancer dans des improvisations, de se poser des questions sur les images, la langue, le corps, et plus largement sur cette pratique mystérieuse du conteur qui reste encore à explorer. On découvre sans cesse chez les autres quelque chose de soi que l'on n'a pas perçu, c'est comme une compréhension du monde.

D'une certaine manière, nous renouons avec la chaîne de transmission du conte de génération

en génération, de personne à personne, de groupe à groupe ! Nous expérimentons une forme de propagation qui évite au Labo de rester en vase clos. La transmission n'attend plus deux générations, elle se fait en quelques années, c'est vif ».

Nous renouons avec la chaîne de transmission du conte : de génération en génération, de personne à personne, de groupe à groupe.

Et surtout, la transmission s'opère dans plusieurs directions, à l'image de ces diagrammes mathématiques illustrant les relations réflexives, symétriques et transitives. Ce ne sont pas des *vétérans* transmettant des techniques aux *novices*, mais un groupe à trois étages d'expérience explorant ensemble et partageant du sens, du sensible et du savoir... Ce qui correspond à la définition de l'éducation populaire ! L'enseignant apprenant de l'enseigné, c'est un refrain classique, mais qui trouve ici une résonance particulière dans l'articulation entre trois générations : Abbi Patrix, fondateur du Labo, la première génération de *laborantins* devenue à son tour référente et le nouveau groupe. Le premier ne cache d'ailleurs pas son enthousiasme face à cette présence des *pionniers* dans la transmission : « J'apprends beaucoup de leur appréhension du groupe, de leur réactivité, de leur manière de proposer des exercices, de leur capacité à gérer le temps et l'imaginaire. Ils sont à la fois très proches de moi par leur expérience passée et du nouveau groupe par leur génération. Leur mode de réaction au collectif est très intégré et très vivant. Et ils s'autorisent des formes d'exploration que je n'aurais pas tentées ».

De la solitude du conteur au corps collectif

Ainsi du travail mené sur la géographie des corps par Florence Desnouveau : « J'ai souhaité travailler sur cette thématique sans trop savoir comment l'articuler, et inventé un protocole : chacun a pris au hasard un livre lié à un continent dans la bibliothèque, puis choisi un récit lié à ce continent. Je leur ai demandé un arpentage *physique* des récits au travers des éléments géographiques qui y figurent : forêts, rivières, etc... Puis nous avons mélangé les éléments géographiques du récit et

rapproché les continents, pour inventer collectivement un territoire imaginaire ; ils ont mêlé leurs récits pour en inventer un nouveau à partir d'éléments géographiques. Je leur ai demandé ensuite de s'allonger et d'imaginer ce territoire dans leur corps, de l'incorporer, littéralement. Enfin, ils ont raconté, collectivement. J'avais bâti ce chemin imaginaire et le résultat m'a passionnée. Ils ont raconté des histoires incroyables. C'est une exploration qui m'a vraiment appris. C'est là qu'on mesure la force du nombre ».

Pour le groupe comme pour elle, cette convocation du corps n'a rien d'anodin, là où le conteur reste souvent confiné dans le buste et la voix : « Cela donnait de la chair et une expérience de la vie à des images, à des mots, avec une acuité un peu surprenante... Il y a eu adéquation et sensation que le corps est une géographie et que le lien se fait avec l'univers d'une histoire. Est-ce dû au travail de Florence avec la petite enfance ? C'était presque de l'ordre du *rebirth* !, commente Abbi Patrix. Cela renvoie à une dimension thérapeutique et à la nécessité d'aller chercher dans le plus profond de soi donc, naturellement, dans l'origine. Je ne vois pas comment on peut travailler le conte sans une exploration de l'origine des histoires, et cela doit dépasser le seul intellect. Et pouvoir entraîner dix-sept individualités très différentes dans cette traversée prouve une perception aigüe du groupe ».

L'exploration fait sens y compris chez les plus confirmés. Et le Labo joue là pleinement son rôle : recréer des outils et les adapter à la réalité d'aujourd'hui.

1. Jacques Rancière, *Le Maître ignorant : Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard 1987 - 10/18 Poche, 2004

2. Les quinze du Labo 3 : Cécile De Lagillardaie, Thomas Dupont, Lénia Eberlin, Marc Fiévet, Claire Garrigue, Sika Gblondoume, Clara Guenoun, Sami Hakim, Michael Harvey, Aurélie Loiseau, Alexandra Mélis, Elodie Mora, Amandine Orban de Xivry, Elisabeth Troestler, Anne-Lise Vouaux-Massel

RENDEZ-VOUS

Clôture de saison

Cultivons notre jardin !

Samedi 8 juin à La Maison du Conte

Avec les 15 conteurs du Labo 3, accompagnés par les conteurs du Labo recherche.

Le labo 3 ouvre enfin les portes de son travail de recherche mené depuis un an et demi. Une soirée rare et festive à découvrir dans le jardin ouvrier de La Maison du Conte.

Réservation - 01 49 08 50 85

Impressions

Par Elisabeth Troestler et Michael Harvey

À la suite des trois jours passés à La Maison du Conte, un laborantin rend compte chaque mois de ce qui se vit derrière le rideau : ce sont les billets d'humeur du Labo. Elisabeth Troestler et, en extra pour ce magazine, le gallois Michael Harvey, nous donnent leur point de vue en VO et en VF. L'ensemble de ces billets d'humeur est disponible sur www.lamaisonduconte.com.

Cartographie du tendu vers l'autre

« Il y a cette multitude de visages qui se croisent au rythme des marches sur la moquette rouge de La Maison du Conte. C'est la première session du 3ème Labo, 18 humains, trois passeurs-chercheurs (1) et ces 15 conteurs qui débarquent, 18 odeurs, peaux, 18 voix, déjà des histoires de noms qui se confient ou pas, premières frictions, frôlements à l'aveugle et organisation : règlement intérieur, contrat, émargement, assurance. Poésie de l'instant : les mots ont double sens. Le voyage est entamé, du banal à l'extraordinaire : nous nous racontons des rencontres et nous nous rencontrons par là-même. Le sujet est l'objet. L'expérience et le langage se rejoignent là.

Il faut se perdre pour tâter de la nouvelle frontière, de nouvelles manières d'être au monde.

Et voilà qu'on aborde la trace, ce qui reste après cette expérience du Labo, la manière de le transcrire, le travail du sociologue... Et notre place : sommes-nous des expérimentateurs ? Ou bien des alchimistes du sens, et du son, et de l'état émotionnel, et de la vitesse de diction, qui se rejoignent ou non... Vous me suivez ? Non ? Tant mieux. C'est aussi ça. Bien, il faut se perdre pour tâter de la nouvelle frontière, de nouvelles manières d'être au monde. Tiens une impasse.

Bon, Valérie de la médiathèque de Chevilly-Larue nous parle des livres, connections complices, base de données, *tu peux trouver 3765 entrées*... Là, je me souviens de *la folie des possibles* évo-

quée par Abbi, et *paradoxalement la recherche d'être déjà soi, sans jouer*...

Chercher les formes, comment raconter. Chercher les traces, ce qu'il reste de ce qu'on a créé en cherchant, et nous sommes le miroir de l'autre, nous sommes Alices. Au pluriel, nous œuvrons à nos particularités. Nous traçons des cartes, inventons des légendes : nous sommes ici ↓ (2), la seule chose dont on soit sûr.

Et puis il y a un moment, où fatigué, tu fais ce qu'on te dit, sans chercher, et là tu trouves, un fragment de corps, un état, un bout de phrase qui attire. Notre intention, s'il y a : non pas aller au bout du monde consigné mais étirer les espaces visités, éloigner le bout du monde ».

Elisabeth Troestler - Janvier 2012

1. Abbi Patrix, Anne-Sophie Haeringer, Marien Tillet. Sont également intervenus Florence Desnouveau et Julien Tauber.
2. ↓ vous êtes ici



Elisabeth Troestler - DR : Sylvain Martin

VO

« If I told you some of the things that had happened on that red carpet you probably wouldn't believe me. People have been swallowed whole by enormous fish, there has been mass rolling and groaning on the floor, God placed his own head in an egg and then, one afternoon, the Minister for Culture came to visit.

Fifteen storytellers (all native French speakers except one - guess which one !) commit themselves to meet for three days a month for eighteen months to see what happens. And it happened very quickly - pretty soon we all gave up being either good or right and plunged into a process of autonomous and guided activities with a rotating team of engaged, inspiring and very different facilitators.

There is just the right balance of routine and one-off activities to keep us on the ball and ready to take risks and the comforting knowledge that falling flat on your face is all part of the process.

Le Labo is the antidote to all that solo preparation we tend to do in our work but beyond that it has opened up new horizons for me in the way I look at not so much what I do but how I do it. The support and humour of the group is a great liberation and there is now a momentum of joint exploration of both the wonder and nitty-gritty of storytelling that keeps me totally enthralled and that's why, once a month, you'll find me on the Eurostar on my way to Paris wondering what will be in store for me on La Maison du Conte's red carpet this time ».

Michael Harvey - Novembre 2012

Read other articles about storytelling here : www.applewarrior.com
www.storytelling.research.glam.ac.uk



Michael Harvey - DR : Sylvain Martin

Transmission à tous les étages

VF

« Si je vous racontais quelques-unes des choses qui se sont passées sur le tapis rouge, vous ne me croiriez pas. D'énormes poissons ont avalé des gens tout entier, on s'est roulé et on a grogné massivement sur le sol, Dieu en personne a mis sa tête dans un œuf. Et enfin, la ministre de la Culture est venue !

Quinze conteurs (tous de langue maternelle française à l'exception d'un - devinez qui ?) se sont engagés à se retrouver là, trois jours par mois, pendant dix huit mois. Et, très vite, nous avons laissé tomber tout critère de type *bon* ou *mauvais* pour plonger dans un tourbillon d'activités, seuls ou guidés par une équipe à géométrie variable, motivante et très diverse, d'encadrants.

Juste le bon équilibre entre actions répétées et expériences uniques pour nous laisser prêts à prendre des risques et dans la certitude confortable que se casser la figure fait partie du processus.

Le Labo, c'est l'antidote aux répétitions solitaires habituelles qui sont le lot de notre travail ; mais au-delà, cela m'a ouvert de nouveaux horizons pour regarder non seulement ma pratique, mais ma manière de pratiquer. Le soutien et l'humour du groupe sont libérateurs et nous partageons maintenant l'envie d'explorer aussi bien la face bête que l'aspect merveilleux du conte. Ce qui réellement m'enchante.

Voici pourquoi, chaque mois, vous me trouverez dans l'Eurostar, me demandant à quelle sauce je vais être mangé sur le tapis rouge lors de ma prochaine venue à La Maison du Conte ! »

Administrer la trace

Par Anne-Sophie Haeringer

Anne-Sophie Haeringer, sociologue, est l'une des participantes actives du Labo recherche et initial. Sa présence apporte une touche originale au travail du Labo. Exploratrice depuis de nombreuses années de tous les états du conte, elle tient également une place singulière dans le groupe : tout en agissant, elle garde un œil critique et interrogateur sur ce qui est en train de se dérouler au sein même du Labo.

En janvier 2012, le Labo *saison 3* a ouvert ses portes. Il réunit une quinzaine de conteurs travaillant avec l'appui d'une équipe composée de *conteurs-chercheurs* ou *chercheurs-conteurs*. Par rapport aux saisons précédentes, le cadre change quelque peu : la transmission est transmission au second degré. Ce n'est plus seulement Abbi qui transmet des manières de chercher à des laborantins, mais Abbi qui a transmis à des laborantins qui transmettent à leur tour. Il y a là une mise en abyme qui peut sembler vertigineuse. Et, de fait, le Labo est un espace de travail hyper-réflexif ; tout est à la fois matière à enquête et enquête sur l'enquête, *a fortiori* dans ce Labo *saison 3*.

À la question de la formation et de la professionnalisation, le Labo répond en introduisant du jeu.

En janvier 2010, après sept ans de Labos, Abbi réunit une petite équipe pour interroger la pertinence des Labos comme cadre de recherche. Il faut dire que la forme du laboratoire est éminemment singulière. Le Labo est la réponse proposée par La Maison du Conte à l'absence d'école de conte. Mais elle est une réponse qui fait tout pour éviter d'en passer par la forme scolaire et la définition d'un cursus en bonne et due forme. De ce fait, les Labos peinent à trouver place dans les grilles des administrations culturelles et à être reconnus. Ils ne s'inscrivent pas, pour l'heure, dans le cadre du fonds de formation des inter-

mittents du spectacle, mais qu'importe : plutôt que de tenter de se plier au cadre de la formation dont Abbi cherche précisément à se défaire, une économie reposant sur le troc est mise en œuvre lors des deux premières saisons. En contrepartie de la mise à disposition gracieuse, par La Maison du Conte, de ses locaux et d'une équipe d'intervenants, les laborantins participent aux soirées d'ouverture et de clôture de saison de La Maison du conte.

À la question de la formation et de la professionnalisation, le Labo répond en introduisant du jeu : il n'y a ni école, ni diplôme ; et l'économie qui sous-tend le Labo est informelle et non monétaire. Adviennent ainsi tout à la fois une formation qui n'en est pas une, une profession qui n'en est pas une non plus et une économie qui n'en est pas davantage une. Et c'est là, à mon sens, ce que le Labo *saison 3* entend assumer.

Après sept années de Labos donc, et une année de suspension, Abbi et son équipe décident en effet d'ouvrir un Labo traversé et travaillé par la question de *la trace*. Comment partager avec autrui des expériences dont la valeur tient d'abord à ce qu'on les a, et à ce qu'on les a ensemble ? Comment *mutualiser le sensible* ? Plus loin et pour le dire vite, comment faire reconnaître des expériences gagées sur une politique de l'oralité à des administrations reposant d'abord sur une politique de l'imprimé ?

Écriture tronquée ou mutilée, la trace apparaît comme une manière de résoudre ces tensions : ni plier les Labos au format attendu par les administrations, ni négliger les attentes de celles-ci en

matière de formation ou de professionnalisation. Le Labo 3 s'appuie sur une prolifération d'écrits parcellaires : outre les cahiers personnels, sur lesquels certains laborantins ont l'habitude de prendre des notes avant, pendant ou après les sessions de travail, un cahier commun a été mis à disposition dans lequel s'élaborent des écritures collectives. On trouve encore un cahier qui circule sous le manteau, transmis de la main à la main, dans lequel il s'agit d'abord d'illustrer les expériences plutôt que de les dire. Nombre de ces écrits résistent à la lecture par un tiers et rejouent ainsi l'élaboration des savoirs de certaines professions ou sociétés secrètes. À côté de ces écrits personnels, infra-publics et souvent peu lisibles, on trouve également des comptes-rendus mensuels (appelés billets d'humeur) mis en ligne sur le site Internet de Maison du conte ou le présent article.

Transmission à tous les étages

Participant activement à cette production de traces hétéroclites, j'aimerais suggérer, davantage comme une piste ou une hypothèse de travail pour la saison à venir, que ces traces sous-tendent une *esthétique du bégaiement* ou encore une *esthétique du fragment*. Si les conteurs travaillent à la reconnaissance de leur pratique comme un art, c'est d'abord en tant qu'il est un art en mode mineur. La prolifération de ces écrits inachevés devrait permettre, je le redis, de faire valoir le Labo comme formation qui n'en est pas une, la profession de conteur comme profession qui n'en est pas une. Penser ce que c'est qu'administrer par la trace, ce serait prendre la mesure du conte ; partant interroger ce qu'il fait à la politique.

1. La saison 2010-2011 n'est pas seulement affaire de suspension. L'événement « Transmettre, les 1001 vies du conte » organisé en décembre 2010 à l'Université Paris-Diderot est l'occasion de mettre à l'épreuve quelques-unes de ces réflexions autour de l'art du conte comme art de la transmission.

Ouverture de saison de La Maison du conte 2012 - DR : Bruel



À La Maison du Conte, il est fréquent d'observer et de pratiquer le conte au regard d'autres disciplines. Une démarche exploratoire qui passe aussi bien par la mise en relation d'artistes dans les Labos, micro-labos et formations, par l'invitation de formateurs venus d'autres disciplines que par le « transfert » de conteurs vers d'autres univers. En deux articles, retour sur l'une de ces associations productives menées par La Maison du Conte (avec l'Ecole Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette de Charleville-Mézières à l'invitation de sa directrice Lucile Bodson et de son directeur pédagogique Jean-Louis Heckel) et sur une nouvelle expérience passionnante, tentée en 2012 en direction du land-art, lors d'un stage organisé par l'Aria en Corse.

Les mains et la voix

(ou « une évidence trompeuse »)

Jean-Louis Heckel - Par Valérie de Saint-Do

Directeur pédagogique de l'École Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette de Charleville-Mézières, Jean-Louis Heckel est, comme Abbi Patrix, un ancien de l'école Lecoq, où ils se sont croisés. Ils ont monté ensemble *Peer Gynt* d'Ibsen. La pièce, inspirée d'un conte, offrait tous les ingrédients pour travailler ce frottement entre le conte et une forme dramatique classique.

Quelques années après, Jean-Louis Heckel propose à Abbi Patrix et à Praline Gay-Para de venir travailler avec les élèves de l'Ecole des arts de la marionnette. Chaque étudiant est tenu dans son cursus de livrer un solo de dix minutes ; ils décident que l'exercice portera sur *conte et marionnette*. « On a tenté ce mariage improbable entre raconter une histoire et manipuler une marionnette, explique Jean-Louis. Ce qui semble simple mais s'avère extrêmement complexe : le marionnettiste doit être concentré sur sa marionnette, pour la faire vivre, et le conteur garder un contact permanent avec son public pour le faire vivre ». Une conjugaison d'attention extrêmement subtile, mais qui s'est révélée passionnante. « Ce qui m'impressionne, c'est le travail du conteur sur la

musique et la rythmicité, ajoute Jean-Louis Heckel. C'est aussi notre impératif : une marionnette sans rythme, qui n'est pas incarnée, reste morte ! Abbi travaille sur des bases très rythmiques et le marionnettiste doit y parvenir. Avec le conte, c'est une double difficulté de tenir la rythmique du récit et de la manipulation, la tenue physique de la marionnette, son regard... il y a un défi captivant à réussir tout cela en même temps ! »

Les difficultés de l'exercice ? Garder le contact avec le public. Il n'est pas évident de raconter une histoire complexe et de manipuler simultanément. L'écueil est de rendre la marionnette illustrative ou naturaliste. « Le plus difficile pour les étudiants a été de trouver chacun son rapport au public et sa forme de manipulation - sachant qu'ils étaient libres d'utiliser toutes les techniques, théâtre d'objets, marionnettes à fils, ombres, marottes... C'est complexe, parce que la marionnette ne se réduit pas à son objet, c'est une forme de présence, de regard sur les objets, d'écoute. Déplacer un décor, transformer une lumière relève aussi de la manipulation ».

Quelle est la place du corps dans cette tentative ? Essentielle pour le conteur, elle est habituellement dissimulée par le marionnettiste qui tente habituellement de se faire oublier. Pour le conteur-manipulateur, l'exercice se complique : il doit parfois attirer l'attention sur lui, avant de *dé-léguer* son pouvoir à la marionnette. C'est tout un jeu de transferts, un jeu de manipulation.

« Travailler ensemble conte et marionnette, conclut Jean-Louis Heckel, c'est un travail de très longue haleine, qui aurait exigé plus de temps. Mais les étudiants en ont retiré une forme de rigueur dramaturgique, parce que le conteur se

Transmission à tous les étages

doit d'être très imprégné du sens qu'il veut donner à ce qu'il raconte vis-à-vis de marionnettistes qui pourraient parfois être tentés de privilégier la forme et la dimension plastique de la marionnette.

Le conte a exigé d'eux une architecture solide de ce qu'ils souhaitent dire et les a obligés à répondre à l'éternelle question : *Qu'est-ce que tu racontes ?* Question que l'on devrait poser plus souvent aux gens de théâtre ! »

Pour plus de renseignements sur L'Ecole Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette (ESNAM) de Charleville-Mézières www.marionnette.com.



15 petites contes pour marionnettistes 2011 - DR - C. Loiseau

L'un parle, l'autre pas

Abbi Patrix et Gilles Bruni

Par Valérie de Saint-Do

Le conteur Abbi Patrix et le plasticien Gilles Bruni ne s'étaient jamais rencontrés. C'est la scénographe Sandrine Lamblin qui a provoqué l'étincelle, en les invitant ensemble à animer un atelier organisé par l'ARIA (1), à Olmi-Capella.

La Corse, judicieux et bel endroit pour une rencontre sur le paysage, encore que la splendeur même de la montagne corse puisse être source de malentendu sur ce qu'est l'appréhension d'un paysage, comme l'explique fort bien l'artiste plasticien Gilles Bruni :

« Je ne suis pas d'emblée intéressé par le paysage naturel, mais plutôt par ce qu'il y a autour de moi, quelque chose d'assez banal, la campagne, un paysage modelé par l'homme. Ce paysage anthropisé, certains le confondent avec la nature, alors que sa composition est le fruit d'une pratique humaine, ancienne, contemporaine, ou en devenir. Le paysage est riche d'indices nous permettant de retrouver le fil d'une histoire, d'une occupation, d'une économie. À l'ARIA, c'était facile : les dénivelés permettent de distinguer de grandes formes comme des dessins ténus : les chemins, les murets... C'est un palimpseste ! Et donc un support pour un conteur... »

Frottement des disciplines d'autant moins évident que le conteur comme le plasticien intervenaient auprès de stagiaires de tous âges et tous niveaux de pratique, du retraité à l'étudiante. C'est collectivement qu'il a fallu appréhender ce dialogue entre deux univers et godiller entre les écueils de la domination, de l'illustration, de la redondance. Et trouver la délicate justesse entre ce que racontent silencieusement les matériaux paysagers et la parole du conteur.

« Aller sur le terrain - ce qui est fondamental - ce n'est pas d'emblée une activité bavarde. Face au paysage, il faut des moments de silence : on est dans l'écoute, le regard, les sensations. On permet aux gens de s'approprier l'espace pour construire

des situations/actions sous la forme d'une narration », commente Gilles Bruni.

Comment organiser cette aventure de la rencontre et ce processus d'appropriation collective de matériaux du paysage et du langage ?

Trouver la délicate justesse entre ce que racontent silencieusement les matériaux paysagers et la parole du conteur.

« J'ai laissé Gilles travailler une journée entière avec le groupe de stagiaires, raconte Abbi. Nous sommes allés glaner, imaginer, parler de nature, d'écologie, d'objets, d'arbres, de ce qui traînait sur le sol... Je l'écoutais et notais des pistes de réflexion avec ma discipline. Le lendemain, c'est moi qui organisais une journée de rencontres avec le conte : l'écriture, la nature, le recyclage d'idées, la notion de patrimoine traditionnel... À la fin de ces deux jours, les stagiaires avaient l'impression d'avoir entendu des langages entièrement communs à travers deux disciplines. Ensuite, nous nous sommes interrogés : comment faire en sorte qu'ensemble, les choses ne s'illustreront pas ? Si quelque chose se dit au travers du land-art, pourquoi le redire avec des mots ? Comment mobiliser les sens de ceux qui vont voir et écouter, avec un morceau d'histoire et la transformation d'un site, en harmonie ou en contrepoint ? On a improvisé, cherché, écrit, on s'est influencé en permanence sans jamais

CHAPITRE 2

décider qui racontait quoi. Ce sont les stagiaires qui l'ont décidé dans leur propre corps. Et nous nous sommes retrouvés face à des objets hybrides qui élargissent les champs de perception des participants comme du public et relèvent du domaine de l'inclassable, donc souvent passionnants ! »

Gilles Bruni parle des matériaux comme *embrayeurs* de la narration. Mais le conte peut-il lui aussi agir comme révélateur du paysage ?

« À titre personnel, j'adore qu'on me raconte des histoires ! Cette puissance narrative nous transporte dans l'espace - l'une des participantes nous a placés face au paysage, embarqués et fait voyager, c'était un temps fort de *transport* presque physique. On se rend compte que l'important c'est le mélange des savoirs et du ressenti. Dans le conte, le paysage est relié à des peurs ancestrales ; il semble remémorer l'histoire ancienne. Il y a les histoires liées à des lieux-dits, qui racontent la vie des hommes dans des espaces particuliers dont on retient des fragments - une bataille du Moyen-Âge, la présence d'un ermite... Comme l'architecture, la toponymie raconte déjà une histoire ».

Tous deux s'accordent pour évoquer l'écueil - pas toujours évitable - de la confrontation : user des éléments paysagers pour fabriquer le décor de l'histoire, tomber dans l'anecdotique et la manipulation d'accessoires - stéréotypes dans lequel une pratique théâtrale peut entraîner. « Mais, ajoute Gilles, il y a eu en revanche, des éléments émouvants où les gens étaient en quête d'un contact plus physique, plus charnel, plus épidermique, une implication. Ce qui est difficile, c'est de passer de cette implication dans le lieu au détachement que nécessite, à un moment donné, la parole. Quand on est *en fusion* avec un lieu, l'empathie est trop forte et peut-être n'est-ce plus dicible. Pour pouvoir dire, il faut se détacher. Le conteur a cette capacité ». Et d'embrayer sur la nécessité de garder à chaque approche sa singularité : « on peut parfois accepter dans une simple rencontre, une collusion et juxtaposition. Faut-il à tout prix trouver ce qui ferait l'évidente rencontre entre deux mondes ? Peut-être faut-il imaginer du conflit ».

Cette aventure aura certainement des suites : plusieurs stages sont envisagés en direction de conteurs professionnels, dans différents lieux, pour approfondir l'expérience.

1. Aria : Centre de formation et de création théâtrale, présidé par Robin Renucci et dirigé par Serge Lipszyc, situé dans la région du Giussani en Corse. www.ariacorse.org

Transmission à tous les étages



L'Embarcadère - Gilles Bruni

*Sculpture Sackville '08 - Cultural Capital of Canada 2008
Waterfowl Park/Parc de la Sauvagine, Sackville, New-Brunswick, Canada*

CHAPITRE 3

L'art et la manière

La solitude du conteur existe bel et bien. Mais à La Maison du Conte, où la dimension collective nous intéresse tout particulièrement, nous sommes curieux des expériences créatives à plusieurs voix. Nombre des conteurs choisissent aujourd'hui d'inventer de nouvelles relations avec des créateurs sonores, des metteurs en scène ou encore des auteurs.

Ainsi, cette saison, nous accueillons le nouveau spectacle de Pépito Matéo qui a souhaité exposer son travail au regard de sept metteurs en scène. Parmi eux, Michel Jolivet a proposé une rencontre avec Sylvain Maurice, aujourd'hui directeur du Centre Dramatique National de Sartrouville. Autre génération, autre proposition : Valérie Briffod s'est essayée, dans sa dernière création « L'Échappée », à l'écriture à quatre mains avec l'auteur et metteur en scène Catherine Verlaguet.

Deux expériences parmi d'autres pour imaginer de nouveaux modes de création.

Conte et théâtre, la sérendipité en actes

Paroles croisées avec Valérie de Saint-Do, Pépito Matéo et Sylvain Maurice

La scène se passe dans un petit restaurant normand, à Bayeux, décoré de tonneaux. Personnages : Pépito Matéo, conteur bien connu, notamment pour son exploration des territoires de relégation de notre société (prison, hôpital), Sylvain Maurice, metteur en scène et une journaliste qui leur fait face.

Contexte : Sylvain et Pépito répètent ensemble le premier acte de « 7 », la prochaine création de Pépito, dont la première est prévue en février 2013 à Pont-Scorff et qui sera à La Maison du Conte le 22 de ce même mois.

*Sylvain est sorti du restaurant.
Pépito explique la genèse du projet.*

Pépito Matéo

À la suite d'une rencontre fortuite, je me suis intéressé à ce qu'on appelle les *fous littéraires*. Je jouais alors mon spectacle sur la prison à la Ferté-Macé dans l'Orne, suivi d'un débat en présence de Francis Mizio, journaliste à *Libération*, qui préparait alors un dictionnaire sur le langage des détenus. Au cours de notre discussion, la bibliothécaire de la Ferté-Macé nous a appris que la bibliothèque municipale possédait un fonds considérable sur les fous littéraires : le plus célèbre d'entre eux, Jean-Pierre Brisset (1), a vécu dans la ville. Or Francis Mizio est passionné par ce thème. Nous nous sommes enfermés dans la bibliothèque et avons commencé à examiner ce fonds.

Je ne connaissais pas les fous littéraires, qui représentent un peu l'équivalent de l'art brut en littérature. Ce sont des OVNIS du texte : ils n'ont été publiés que par eux-mêmes ou leurs amis, n'ont pas eu d'adeptes, n'ont fait partie d'aucun courant,

et sont souvent considérés comme relevant de la psychiatrie. Parmi eux, on trouve des mystiques, des inventeurs de langage, des contestataires de lois scientifiques, des nihilistes qui envoient des lettres à tous les Présidents de la République pour changer le monde...

Ce qui m'a touché, c'est que ces personnes tiennent debout parce qu'elles écrivent. J'y vois une similitude avec la condition de l'artiste. Au fond, on ne nous demande rien ; si nous prétendons avoir quelque chose à dire, mais que personne ne vient nous voir, nous sommes des sortes de fous littéraires perdus dans notre solitude.

Mais la majorité des textes de fous littéraires répertoriés date d'avant-guerre, et surtout de la fin du 19^{ème} siècle. Je ne voulais pas apparaître comme celui qui se moque des malades mentaux du passé. Et puis, la circulation de la littérature n'est plus un véritable enjeu : chacun peut créer son blog ! J'ai eu envie, plutôt, de répertorier des silhouettes d'aujourd'hui qui tiennent debout grâce à la parole. Conteur, j'ai privilégié l'oral. J'ai repéré des SDF qui haranguent la foule, un chauffeur de taxi, un ancien légionnaire qui m'a

alpagué dans un train... Des gens qui ressentent en public sans être écoutés.

J'ai ainsi répertorié sept silhouettes, et ma mécanique de création s'est mise en place : je me suis donné sept contraintes d'écriture. Sept personnages, sept monologues, sept résonances avec la mythologie ou la littérature... Puis j'ai proposé des contraintes similaires à sept metteurs en scène : sept situations, sept lieux de sept mètres sur sept, pas plus de sept jours de répétition... Certains d'entre eux avaient assisté à des lectures, d'autres m'ont été proposés par Michel Jolivet ou ma maison de production (Ici même). Les sept m'ont dit oui : Sylvain Maurice, Renaud Cojo, Anne-Laure Liégeois, Nathalie Pernet, Julien Mellano, David Gauchard, Fabrice Murgia. Nous en sommes là.

Sylvain Maurice (revenu dans le restaurant)

J'ai trouvé la démarche de Pépito passionnante à plus d'un titre. Je m'intéresse à la restitution de la parole, soliloquée, contée, narrée. J'avais notamment mis en scène plusieurs monologues avec le soutien de Michel Jolivet.

Par ailleurs, la question des fous littéraires, telle que l'aborde Pépito, me touche beaucoup. Le théâtre a toujours à voir avec la folie ! Il s'agit de faire parler une langue inouïe qui n'existe pas.

Pépito

L'acte de faire exister sur scène des choses qui remplacent le réel, c'est déjà déjanté !

Sylvain

Déjà hanté ou déjanté ? (*rires*)

Donc nous sommes tous deux déjantés ou déjà hantés. Ce que j'aime dans cette démarche, c'est que certains personnages de Pépito pourraient être des Woyzeck modernes. Avec Woyzeck, Büchner invente un personnage sans grade, qui peine à parler, à trouver ses mots, et qui utilise un vocabulaire dont les puissants se moquent. Nous sommes dans cette filiation, et tentons de traiter des sujets très graves avec fantaisie, ludisme, humour.

Pépito

Être mis en scène, c'est retourner à mes premières amours : j'ai commencé avec le théâtre par hasard, après avoir fait le mort dans un spectacle ! Puis, j'ai vu des conteurs et ressenti une telle connivence avec eux que j'ai voulu écrire et jouer moi-même en direct, sans décors. Mes expériences naissent de trois impulsions : soit je traite du réel - la prison, l'hôpital - et fais entrer ces paroles dans une fiction, soit j'invente de toutes pièces à partir d'une rêverie, soit je m'impose des contraintes. Dans ce cas, la question de

l'installation scénique se pose et je travaille avec des metteurs en scène. Je délasse la liberté du conteur, auteur en direct, pour des monologues plus proches du théâtre, puisque j'emprunte des personnages.

Sylvain

Oui, nous nous échappons de la convention du *Il était une fois*. Le narrateur est un personnage.

Pépito

Ce qui m'a intéressé chez les fous littéraires, c'est la problématique du langage. Des personnages se racontent, mais leur adresse au public est ambiguë, tandis que dans un spectacle de conte, il n'y a aucune ambiguïté : je parle au public, je peux lui dire une blague ou interpeller le monsieur du premier rang parce qu'il a toussé. Dans 7, je donne l'impression que je m'adresse au public, mais c'est un malentendu.

Sylvain

C'est toute la problématique de nos répétitions en ce moment : à qui s'adresse-t-on, et comment ? Ce sont des questions très concrètes de direction de regard, nous voyageons à l'intérieur de ça.

La journaliste

Et ceci d'autant plus, j'imagine, que les personnages sont dans une forme d'enfermement, même s'ils semblent interpeller le monde...

Pépito

C'est cela qui fait penser à la folie. Une convention théâtrale suppose des gens qui jouent, existent dans une situation. Pour le conteur, la situation n'existe qu'au moment où il ouvre le bec : « Ça va ? Vous êtes bien assis ? Il était une fois un roi... » Là, nous sommes un peu entre les deux : un personnage déboule sur scène, mais auparavant, j'ai défini les règles du jeu. Il semble nous parler mais est enfermé ; il est sur le bord de la rivière et ne passe pas de l'autre côté.

Sylvain

Contrairement à une œuvre littéraire, cette restitution orale d'une parole autorise à prendre, par moments, appui sur le public. Cet enfermement paradoxal, ouvert et fermé, nous spectateurs, le découvrons en direct, grâce à toi ! C'est ce qui rend cette parole vivante. C'est précisément toute la problématique de tes personnages qui cessent de vouloir s'adresser au monde, qui ont une sorte de volonté de dire leur vérité. Dans le premier texte que nous répétons en ce moment, il parle à une machine à laver mais, à travers elle, au capital ou à une figure de l'oppression.

La journaliste

Sylvain, diriger un conteur, cela fait-il une différence ?

Sylvain

C'est tout pareil que d'habitude ! C'est même encore mieux, parce que Pépito est l'auteur de ces textes. Je ne suis pas seulement face à un acteur. Souvent pour l'acteur, le temps de répétition est un temps d'appropriation du texte. Là, Pépito nous fait un cadeau : j'ai écrit ça, qu'est-ce que vous en faites ? Donc, on essaie de ne pas trop plaquer nos propres idées sur son écriture. Parce que c'est un sacré aventurier, Pépito : non seulement il fait un pas de côté vis-à-vis de sa situation de conteur, mais il travaille avec sept metteurs en scène, et chacun sait que nous sommes des farfelus, pour ne pas dire plus !

Pépito

Une question surprenante s'est posée pour moi : « Quand dois-je considérer l'écriture d'un monologue comme terminée ? » Habituellement, j'écris des histoires, je les joue, et en fonction de la réaction des gens, j'invente du nouveau. Mon texte évolue avec le public et ne se fixe qu'au bout d'une vingtaine de représentations, et encore ! Là, je suis venu avec des monologues écrits, en proposant à chaque metteur en scène : n'hésitez pas à m'indiquer des modifications possibles ! Or, ce qui m'a surpris, c'est que presque tous m'ont conforté dans l'écriture. Ils ont été de meilleurs défenseurs du texte que moi ! J'ai donc pu *asseoir* l'aspect auteur dès les premières rencontres et oublier le texte, comme s'il ne m'appartenait plus. Ça m'a libéré de la position de l'auteur. C'est l'un des traits des metteurs en scène de théâtre : ils travaillent sur des textes fixes.

Sylvain

Même de plus en plus, on s'autorise à adapter. Je ne suis pas sûr que Joël Pommerat ait son texte définitif quand il commence les répétitions ! (rires)

La journaliste

Nous parlons du texte, il y a aussi le corps. Est-ce que ce travail modifie beaucoup l'aspect de la gestuelle que tu utilises habituellement ?

Pépito

Ce que j'appelle *l'écriture*, en tant que conteur, c'est en réalité une structure plus ou moins écrite. Je pense à une histoire et je note quelques phrases, pour garder l'idée d'un cheminement. Mais en la travaillant, je passe sans cesse de l'oral à l'écrit et le corps se place naturellement dans la narration.

Je préfigure une théâtralité minimale ; petit à petit, les gestes se chorégraphient en même temps que les mots et, sans que je m'en rende compte, deviennent presque fiables. Je prévois donc, dans l'écriture, quelque chose de l'ordre de la mise en scène qui n'est pas encore très affirmé. Soit je la précise progressivement, avec le public, soit je ressens le besoin d'un œil extérieur.

Dans 7, il me reste des gestes de mon écriture, mais quand la metteur en scène Anne-Laure Liégeois, par exemple, m'indique : « Tu as une assiette dans les mains et tu ne bouges que les yeux pendant le monologue », je dois enlever tout ce que j'ai pressenti. C'est un jeu entre elle et moi, où elle capte le moment qui nécessite un geste ou propose un silence imprévu. Avec la chorégraphe Nathalie Pernette, c'est l'inverse : elle m'entraîne dans une gestuelle scénique presque hystérique parce que le personnage est assez fou ; il va me falloir dépasser la chorégraphie pour donner une intelligence au texte qui vient se plaquer sur le corps. Sylvain me laisse facilement faire des propositions spontanées et propose des choses par petites touches, comme s'il laissait un peu de flottement entre ce que je dessine et ce qui construit de la cohérence.

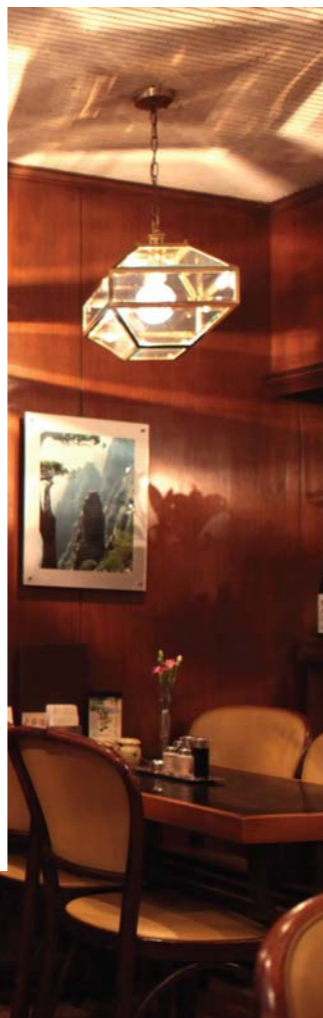
Sylvain

Je tente de repérer une sorte d'architecture naturelle. Pour moi, mettre en scène, c'est un peu de l'ordre de l'enquête et là, nous enquêtons à deux. Chacun sait quelque chose que l'autre ignore.

Pépito

Quand un metteur en scène trouve une idée forte, cela change beaucoup. Julien Mellano, par exemple, m'a proposé d'enfiler un col roulé. Et on l'a conservé. Cette proposition d'un personnage qui n'arrive plus à se sortir la tête du col et parle à l'intérieur est si forte, l'image si prenante que le monologue se met presque au service de cette image. Avec Sylvain, nous avons l'idée de l'enregistrement - je parle au son, à des machines virtuelles - cela définit l'espace, comme un pilier. D'autres arrivent avec des idées préalables.

David Gauchard veut que mon image projetée soit sur un écran, ce qui est assez déconcertant : je ne sais pas ce qu'il va faire de moi ! Avec Renaud Cojo, le texte que nous travaillons évoque un personnage qui fabrique un meuble en kit. Il a pensé à Jacques Tati démontant son vélo ; nous sommes allés acheter un meuble, l'avons posé sur scène en pièces détachées et il a décrété : « la scénographie, c'est ça ! » Tout à coup, l'espace est envahi et on ne peut pas faire n'importe quoi...



DR - Emmanuelle Roule

RENDEZ-VOUS

7 / Pépito Matéo

Vendredi 22 février à 20h30
au Théâtre de Chevilly-Larue

Récit et texte - Pépito Matéo

Mise en jeu - Sylvain Maurice, Anne-Laure Liégeois,
Renaud Cojo, David Gauchard,
Julien Mellano, Fabrice Murgia,
Nathalie Pernette

Réservation - 01 41 80 69 69

La journaliste

À ce propos, comment les monologues sont-ils *cousus* et comment les sept propositions vont-elles être présentées ?

Pépito

Au début, je voulais terminer par une histoire englobant tous les monologues. Mais cela fait un peu trop exercice de virtuosité... Au cours de *galops d'essai*, Maël Le Goff m'a fait une autre suggestion. Lors d'une lecture à Bordeaux, je me suis adressé aux gens dans le hall d'accueil en leur disant « voilà comment j'ai travaillé, les contraintes que je me suis données. Et maintenant, oubliez tout ça ! » Finalement, c'est plus intéressant de donner cette fausse clef au début, qui autorise l'oubli. Et j'ai choisi un ordre un peu arbitraire... Sachant qu'en fonction de l'enchaînement des sept, chacun va hériter de la scénographie laissée par les précédents.

Sauf Sylvain qui met en scène, ce qui sera en principe le premier texte !

Sylvain

Le projet est intéressant aussi pour ces histoires de traces : ce que chacun laisse à l'autre et que l'on ne découvrira que le jour de la générale à Redon et de la première à Pont-Scorff, en février !

Pépito

Au commencement d'un spectacle, on ne sait pas où va aboutir une idée. C'est ce que l'on appelle la *sérendipité* : quand on part de A pour aller à B, on se trouve à C... Je crois que c'est issu d'une belle légende, celle du roi Serendip, que j'enjolive à ma façon. Ce roi avait trois fils et ne savait pas auquel



léguer son royaume ; il leur a dit : « celui qui me ramènera tel objet me succèdera ». L'objet était introuvable, mais tous trois ont trouvé autre chose : leur vie. Et aucun n'a eu besoin de reprendre l'héritage de son père.

Ainsi, le thème des fous littéraires est dû au hasard des rencontres ; la construction du spectacle n'était pas prévue ainsi et Sylvain dit que je l'entraîne sur un terrain un peu risqué. C'est vrai, mais si je ne prends pas ce risque maintenant, je ne le ferai jamais. On va me dire : « ce n'est pas du conte » - il y a des puristes dans le milieu -. Mais au fond, est-ce vraiment le conte qui m'intéresse ? C'est surtout l'écriture et la magie de la scène...

La journaliste (*incise*)

Mais les puristes, cela fait déjà un bon moment que tu les déconcertes ! (rires)

Sylvain

Comme tous les projets, celui-ci peut être réussi ou raté, mais ce qui fait sa force, c'est précisément sa singularité : il s'agit de variations autour des écritures scéniques. Des metteurs en scène ont travaillé des dispositifs formels, d'autres, de manière plus classique, sur la situation. C'est un voyage dans l'art de la mise en scène et on ne peut que t'en savoir gré, c'est exaltant !

1. Jean-Pierre Brisset (1837-1919), étonnant personnage parlant plusieurs langues, qui développa dans plusieurs ouvrages ses théories sur l'homme né de l'eau et descendant de la grenouille, ainsi qu'une analyse aussi fulgurante qu'étonnante de la langue.

Éditions récentes
Les Origines humaines, préface de Christian Prigent, Édition RROZ, 2001
Le Brisset sans peine, texte du spectacle « Mots à lier », adaptation de Gilles Rosière, Éditions Deleatur, 2001
Œuvres complètes, réunies et préfacées par Marc Décimo, Les Presses du réel, collection L'écart absolu, Dijon, 2001 et 2^e éd. 2004

Du vélo à l'échappée vers l'intime

Paroles croisées avec Valérie Briffod et Catherine Verlaguet

Catherine Verlaguet, écrivain, et Valérie Briffod, conteuse, ont travaillé ensemble au spectacle « L'Échappée » qui s'est taillé un beau succès en salle et particulièrement l'été dernier à Avignon. Description dialoguée de ce qui apparaît beaucoup plus comme une écriture scénique globale commune que comme un partage des rôles.

Catherine Verlaguet

Je viens surtout de l'écriture théâtrale, et ma première rencontre avec le conte - et plus précisément entre le monde du conte et celui du théâtre - s'est faite avec Olivier Letellier. A partir de là, j'ai développé une recherche de narration qui ne soit pas linéaire et s'inspire aussi des codes du théâtre, comme le fait par exemple Philippe Caubère : tu racontes et en même temps, tu suggères les autres personnages dans ton récit. Tu trouves dans l'écriture, comme dans le langage scénique, un traitement particulier. C'est ce que nous avons prolongé avec Valérie. Maintenant, même lorsque j'écris du théâtre, je suis dans cette recherche : avoir rencontré le conte et le récit permet de faire exploser les formes dramaturgiques.

Valérie Briffod

J'ai toujours eu un rapport à l'écriture : quelque soit son matériau de base, le conteur ne peut y échapper, parce qu'il imprime son regard subjectif et sa manière de raconter. Mais je n'avais jamais travaillé avec un auteur. J'aime cette partie immergée de l'iceberg où sans cesse se multiplient les allers-retours entre le texte sur papier, le plateau, les tentatives avec le public, jusqu'au spectacle.

Catherine Verlaguet

Sur le projet de Valérie, je ne devais être au départ que dramaturge, l'aider à accoucher de son projet. Jusqu'à présent, elle s'était glissée dans des sujets moins personnels que celui de *L'Échappée*. Pour celui-ci, elle est venue me trouver avec l'envie d'écrire sur le thème du vélo... Sujet qui ne me passionnait pas a priori, comme je le lui ai dit. Nous avons cherché ce que dissimulait cette thématique. Au fil de nos conversations est apparu le rapport au père cycliste, qui bricole son vélo le week-end. Donc, l'attrance pour le vélo n'était qu'un prétexte au cœur du sujet de *L'Échappée* : le rapport au non-dit entre père et fille. Comment transmet-on quand la communication ne passe pas par les mots ou du temps partagé ? Dans cette histoire, l'enfant regarde son père faire du vélo. Elle passe ses dimanches à espérer, qu'un jour, il l'emmènera avec lui et que faire du vélo ensemble provoquera quelque chose entre eux : parler, rêver ensemble. Cette échappée n'arrive jamais. L'enfant se construit dans cette attente. Comment va-t-elle faire son échappée toute seule ? Là, cela commençait à m'intéresser.



DR - Mélody Dupuy

Valérie Briffod

Je suis arrivée vers Catherine avec une crainte : je ne voulais pas dire *je* parce que cette histoire était trop proche et tenait à *elle*. La question est toujours présente, souvent posée par les gens du public. On arrive là à des questions essentielles : est-ce que ce *elle* incarne un *je* ?

Catherine Verlaguet

Le besoin de travailler avec un auteur relevait du besoin qu'avait Valérie de mettre le doigt sur ce qu'elle voulait signifier, puis de structurer la narration. Et pour moi, la cerise sur le gâteau, c'était de résoudre sa difficulté à sauter dans la matière, puisque qu'il s'agit d'un propos personnel. Je lui ai proposé de m'emparer du sujet et d'écrire un premier jet, comme une trame née aussi d'une collaboration de plateau, avec le metteur en scène Guillaume Servely. J'ai écrit une première mouture. À partir de là, Valérie a pris, réécrit, coupé, comme quand on fait du ciment et qu'on met du grillage dedans pour qu'il tienne ! J'ai fourni le grillage.

Valérie Briffod

Je crois que c'est un mode de collaboration assez unique dans la mesure où il s'est inventé autour du projet. Pour toutes les deux, la procédure s'est créée en faisant. Il y avait vraiment ces deux étapes : m'aider à accoucher du texte, aller aux points importants cachés et trouver comment une histoire s'écrit non seulement avec les mots, mais avec la présence sur le plateau, les objets, pour faire vivre au public des montées, des descentes, trouver un pic ou une acmé, savoir vers quoi on va. C'est assez rare, parce que quand une matière est écrite, rares sont les auteurs qui acceptent qu'elle reste vivante et continue à bouger.

RENDEZ-VOUS

L'Échappée / Valérie Briffod
Samedi 2 février à 16h
au Théâtre de Chevilly-Larue

Texte - Valérie Briffod et Catherine Verlaguet
Regard extérieur - Guillaume Servely
Ombres - Colette Garrigan
Scénographie - Sarah Lefevre
Création lumière - Sébastien Revel
Création sonore - Denis Frajerman
Réservation - 01 41 80 69 69

Catherine Verlaguet

Que je travaille pour le théâtre ou pour le conte, je ne considère pas que l'on *monte* mon texte. Il est l'un des éléments d'un dispositif. Il faut accepter qu'un objet où une image puisse raconter quelque chose qui rende les mots inutiles. Ce spectacle n'aurait pu s'écrire seule devant un ordinateur. C'est important de mettre au centre du dispositif la personne qui va porter le projet. Ce qui était agréable, c'est qu'il n'y avait pas d'ego. Tout le monde s'est mis au service de cette histoire à raconter, Guillaume Servely, le metteur en scène, moi et y compris Valérie, alors que c'est la sienne !

Valérie Briffod

Ce qui est arrivé très vite, c'est le constat que les mots ne diraient pas tout. L'histoire, en elle-même, est très ténue dans les mots : c'est dans les creux et l'absence que les choses se disent. C'est ainsi qu'est arrivée d'abord l'idée de l'ombre, d'une forme de théâtre d'ombre. À partir de là, l'ombre, il faut la projeter, avoir la conscience de l'espace - le plateau - et il faut donc un metteur en scène. Au final, on arrive à un texte assez *gravé dans le marbre* mais issu de tellement d'essais que le travail que je nomme *de récit* s'est déroulé en amont. C'est un texte que j'ai appris et, étant seule en scène, il s'agissait de l'intégrer complètement pour être ensuite libre de mes mouvements. On sort des cases *conte* ou *théâtre*.

Propos recueillis par Valérie de Saint-Do

QUI EST QUI ?

Valérie Briffod rencontre Abbi Patrix en 1997 et devient administratrice de sa compagnie. Elle intègre en 2003 le Labo, avec une position un peu particulière *dedans/dehors*, avant de participer pleinement à ses propres aventures artistiques avec la Cie les Émus, tout en commençant à développer des projets collectifs ou individuels.

Elle participe au Labo recherche de La Maison du Conte et est membre de son Conseil d'Administration.

Gilles Bruni, né à Nantes, réalise depuis plus de vingt ans des installations paysagères. Sa pratique concentre ses intérêts pour le paysage, l'écologie du lieu, ses habitants et leurs histoires, privilégiant les collaborations et les partenariats.

Florence Desnoueaux commence à raconter en 1997, au musée du Petit Palais. Elle se forme ensuite à l'atelier Fahrenheit du Clio, puis au Labo. Au sein de la Compagnie des Epices, elle crée des spectacles en solo ou en duo, pour des publics mêlant tous les âges. Elle anime des formations petite-enfance, participe activement au Labo recherche et intervient dans le Labo 3 de La Maison du Conte.

Anne-Sophie Haeringer, entrée au Labo de La Maison du Conte en 2004, alors qu'elle prépare une thèse de sociologie, commence par être une *observatrice-participante* avant de rejoindre l'équipe du Labo recherche comme chercheur à part entière et de travailler au frottement de la sociologie et du conte.

Michael Harvey est l'un des conteurs leader du Royaume-Uni. Il travaille pour d'importants festivals en Angleterre, Europe et Amérique du Nord, racontant des histoires traditionnelles celtiques. Il intervient fréquemment à la télévision et à la radio et collabore avec des danseurs, musiciens, artistes visuels et de nombreuses institutions culturelles d'envergure.

Jean-Louis Heckel, comédien, metteur en scène, marionnettiste, passe par l'École Internationale Jacques Lecoq à Paris, intègre la Cie Philippe Genty, puis le théâtre du Rond-Point avec Jean-Louis Barrault et crée en 1986 la compagnie le Nada Théâtre. Il s'installe en 2006 à Pantin à la Nef-Manufacture d'utopies. Il est également responsable pédagogique de l'École Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette de Charleville-Mézières depuis 2004.

Yannick Jaulin, acteur, conteur, né en Vendée et de langue maternelle poitevine (c'est important), est sans cesse en train d'explorer de nouvelles formes de narration. Avec ses derniers spectacles, il a su s'imposer sur la scène théâtrale française. En 1990, il crée le festival du *Nombril du monde* à Pougne-Hérissou et y installe sa compagnie Le beau monde ? qu'il crée en 1996.

Pépito Matéo, né d'un père andalou et d'une mère champenoise, quitte l'école très vite puis découvre le théâtre, avant de venir au conte par de toutes autres

voies que le conte traditionnel. Il fait partie de ceux qui ont renouvelé l'art du conteur et l'ont porté sur une scène de théâtre, animé par un univers très personnel et le souci d'explorer les zones *sensibles* de notre société, de la prison à l'hôpital. Il est membre du Conseil d'Administration de La Maison du Conte.

Sylvain Maurice, metteur en scène de théâtre, ancien élève de l'école de Chaillot, fonde sa compagnie, l'Ultime & Co en 1992, avant de prendre en 2003, la direction d'un Centre Dramatique National, le Nouveau théâtre de Besançon. Il vient d'être nommé à la direction du Centre Dramatique National de Sartrouville.

Didier Mouturat, acteur et sculpteur, a mené pendant plusieurs années une recherche sur le théâtre de masques, pour lequel il a fondé une école en 1977. Très engagé dans la conception d'un théâtre de service public et de résistance, il a dirigé jusqu'en 2010 le Théâtre Paul-Éluard de Choisy-le-Roi. Il est aujourd'hui membre du Conseil d'Administration de La Maison du Conte.

Abbi Patrix, nourri par une double culture française et norvégienne et par le croisement du théâtre, de la musique et du geste, explore l'art du conte depuis trente ans. En 1980, il crée la Cie du Cercle, dont il est le directeur artistique. En 2001, Michel Jolivet l'invite à le rejoindre à La Maison du Conte. Depuis dix ans, il dirige et anime Le Labo.

Praline Gay-Para, ethno-linguiste de formation, raconte à tous les publics depuis 1981 un répertoire venu des cinq continents. Elle crée des spectacles, seule ou avec d'autres artistes, et publie de nombreux recueils de contes. Elle mène, depuis 1989, des recherches autour d'un répertoire contemporain urbain basé sur des collectages. Elle travaille sur la formation et la conception d'événements artistiques.

Valérie de Saint-Do, journaliste indépendante et auteur, a travaillé à la rubrique culture de Sud-Ouest avant de rejoindre en 2000 l'équipe de la revue *Cassandra/Horschamp*, qu'elle a codirigé jusqu'en 2012. Elle collabore à différentes publications et enseigne l'histoire des politiques culturelles à l'Université Paris 8 et le journalisme culturel à Paris 3.

Julien Tauber, venu au conte en autodidacte dès ses années de lycée, s'est formé auprès de Bruno de La Salle avant d'intégrer en 2003 le Labo de La Maison du Conte. En 1999, il remporte le Prix du public au Grand Prix des Conteurs de Chevilly-Larue. Auteur et conteur éclectique, il explore des univers très divers, du polar au western, en passant par les mythologies revisitées.

Catherine Verlaquet, issue du Conservatoire de Toulouse, a travaillé comme comédienne et metteur en scène, et s'est lancée parallèlement dans l'écriture théâtrale avec les pièces *Amies de longue date*, *Chacun son dû*, *Sous l'archet d'une contrebasse* publiées aux Éditions des Cygnes. Elle écrit aussi pour la télévision et a travaillé avec différents conteurs.

À voir en 2013

VENDREDI 11 JANVIER

Conteur ? Conteur

Yannick Jaulin

Théâtre de Chevilly-Larue

LUNDI 14 JANVIER

Veillée rustique moderne pour violoniste parleur

Jean-François Vrod

La Maison du Conte

SAMEDI QUI CONTE

SAMEDI 2 FÉVRIER

L'Échappée

Valérie Briffod

Vy

Michèle Nguyen

Théâtre de Chevilly-Larue

MERCREDI 20 FÉVRIER

Conférence-racontée

Les 1001 vies du conte

Avec Bernadette Bricout et Yannick Jaulin

Autour de Léon Pineau

Université Paris Diderot-Paris 7

VENDREDI 22 FÉVRIER

7

Pépito Matéo

Théâtre de Chevilly-Larue

SAMEDI 30 MARS

Projet Conteurs ! (titre en cours)

Veillées de printemps

La Maison du Conte

Du 27 au 29 mars | En cours de programmation

Carte des Z'amis (10 €)

Vous qui participez de près ou de loin à la vie de La Maison du Conte, la carte des Z'amis est faite pour vous !

Elle vous permet d'accéder aux différentes soirées Z'amicales, donne droit à des tarifs réduits sur les spectacles, sur les veillées de printemps et, cerise sur le gâteau, à un livre de bienvenue.

SAMEDI QUI CONTE

SAMEDI 6 AVRIL

Au bord de la mare

Cécile Delhommeau - La Maison du Conte

Mildiou, enfant du champ de patates

Gérard Potier - Théâtre de Chevilly-Larue

Le jour où ma mère a rencontré John Wayne

Rachid Bouali - Théâtre de Chevilly-Larue

DU 4 AU 6 AVRIL

Les Fontains au Théâtre

Avec Hélène Palardy, Nidal Qannari,

Julien Tauber

Théâtre de Fontainebleau

LUNDI 22 AVRIL

Chantier

Les gens de la périphérie

Avec Florence Desnoueaux,

Gilles Bizouerne, Laurent Dhainaut

La Maison du Conte

SAMEDI 8 JUIN

Cultivons notre jardin !

La Maison du Conte

DU 16 AU 21 SEPTEMBRE

Projet Conteurs ! (titre en cours)

Festival de territoire

à Pougne-Hérissou et alentours

5 et 6 OCTOBRE

Projet Conteurs ! (titre en cours)

Les créations

à Chevilly-Larue

DU 13 AU 15 NOVEMBRE

Le Poulpe - Création

Avec Abbi Patrix, Vincent Mahey et Phil Reptil

Théâtre de Chevilly-Larue

Autres spectacles en cours de programmation pour la fin d'année 2013.

La Maison du Conte

8, rue Albert Thuret

94550 Chevilly-Larue

01 49 08 50 85

informations@lamaisonduconte.com

www.lamaisonduconte.com

